

Lyon, ce 1^{er} janvier 1921.

Chère Marquise,

J'ai eu le plaisir de recevoir il y a peu de jours la visite de M. Ricottier, qui m'a donné de vos bonnes nouvelles et qui m'a communiqué de votre part un article du Temps où, sous une signature illustre, votre pénétration envers l'Université de Strasbourg est annoncée en termes excellents. Peut-être vous dire que tous ceux qui ont éprouvé vos bienfaits l'ont avec joie des articles comme celui-là? M. le Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon et moi, nous avions la même pensée, en prononçant votre nom avant-hier, avec affection, reconnaissance et respect, en causant familièrement de ce qui nous est arrivé d'heureux à l'Université, cette année et les précédentes. Et ce sont aussi les sentiments que j'éprouvais, il y a quelques semaines, en inaugurant avec lui la Bibliothèque d'histoire de l'Art que nous vous devons, comme la Fondation Aubeigneur. J'ai prononcé à cette occasion une allocution très-courte que l'on a voulu imprimer et que je souhaitais pouvoir vous envoyer aujourd'hui, et c'est pourquoi je ne vous en avais rien dit plus tôt, - mais les imprimeurs ne connaissent pas le sens des dates. Vous ne sauriez néanmoins tarder beaucoup à l'avoir.

J'aurais été heureux de pouvoir vous porter mes vœux, mais je n'ai pu quitter Lyon. Permettez-moi donc, chère Marquise, de vous les présenter comme je fais, et de vous prier de les recevoir comme l'expression d'une profonde et respectueuse affection. Peussent les sentiments de tous ceux qui vous sont attachés, qui aiment et respectent en vous l'intelligence la plus éclairée et le plus sûr cœur, la dernière Grande Dame vraiment grande, et vraiment Dame, vous aider à porter vos douleurs, tristesses! La vie est un tissu éclatant, mais sur fond noir, non pour vous seule, chère Marquise, mais pour tous ceux qui aiment, qui luttent et qui croient. Sur cette tenture sombre, vous avez répandu tous vos dons, votre curiosité passionnée de l'histoire de tous les temps et de l'histoire d'aujourd'hui, vos amitiés, vos libéralités, vos jets de grande franchise pour aider la science de votre pays. Eh bien, est-ce que telle n'est pas belle, cette vie-là? Courrez la longtemps, non pas heureux, puis qu'elle ne saurait plus l'être pleinement, mais comme un mélange de regrets, de hauts penchants, de courage et d'activité spirituelle et physique.

Paris le 12 Janvier 1871



Cher Monsieur,

J'ai eu le plaisir de recevoir il y a peu de jours la
 lettre de M. Ricotter, qui m'a donné de vos travaux
 et qui m'a communiqué le plan pour un article de la
 Revue sur les questions de droit, dont l'intérêt
 est évident. Je vous remercie de l'envoi de ce
 document et m'excuse de ne vous avoir répondu plus
 tôt. Je suis sûr que vous serez satisfait de la
 manière dont j'ai traité les questions que vous
 m'avez posées. Je vous prie de croire que je
 suis avec vous, Monsieur, avec toute ma
 sympathie et toute ma reconnaissance.

Ce
 tabi
 qui
 alle
 le
 l'au
 y fu
 riv
 me
 me
 dan



Moi, je vais partir cette année avec soulagement. (J'ai failli
j'ai loupé six mois, j'ai eu le feu chez moi, j'ai écrit un
l'art bouddhique qui est peut-être très-mauvais (il n'est pas
encore paru, c'est toujours un répit), je ne suis presque pas allé à
Paris, je ne vous ai presque pas vu. Voilà pour le privé. Et pour le
public? L'héritier Chauchard est sans peine, Lloyd George barbare avec
délire, l'Allemagne de retour etc. Et pourtant les mes sont pleines, dit
le poète,

De gens épanouis qui portent des paquets.

Ce touchant optimisme me fait pleurer à la terrasse, abouée au
cabinet de lecture, qui prend un livre après en avoir fini un autre et
qui dit avec confiance: Celui-là m'a fait bien pleurer, mais sûrement
celui-ci sera gai!

Je revois en pensée le beau et harmonieux salon où vous m'avez reçu
l'automne dernier, avec le bon docteur Legendre. Je voudrais que vous
fussiez entourée de tous ceux qui vous aiment, et moi, modestement
assis sur le bord de ma chaise, sans soupes à prendre le train et à repaquer
mes brumes. Au fond de ces brumes mélancoliques, je vous envoie toutes
mes fidèles pensées, et je vous prie d'après tous mes vœux, en vous deman-
dant la permission de vous embrasser respectueusement.

Henri Focillon



... le fait de son action est en fait une violation de la loi...
... les lois de la République qui est en fait une violation de la loi...
... le fait de son action est en fait une violation de la loi...
... les lois de la République qui est en fait une violation de la loi...

... le fait de son action est en fait une violation de la loi...
... les lois de la République qui est en fait une violation de la loi...
... le fait de son action est en fait une violation de la loi...
... les lois de la République qui est en fait une violation de la loi...

Le fait de son action est en fait une violation de la loi...